

oubliées sur la place rouge

Certaines disent « Pas de libération des femmes sans socialisme; pas de socialisme sans libération des femmes ». Je ne suis pas forcément en désaccord avec cette proposition; mais encore faut-il savoir ce qu'on entend par « Libération des femmes » et par « Socialisme ». De la conception d'Engels à celle de Lénine, quelle place est assignée aux femmes et à leurs revendications dans la lutte des classes.

« Il est dans la famille le bourgeois, la femme représente le prolétariat. Mais dans le monde industriel, le caractère spécifique de l'oppression qui pèse sur le prolétariat ne se manifeste dans toute son acuité qu'une fois tous les privilèges légaux de la classe des capitalistes supprimés, et la pleine égalité des deux classes juridiquement établie : la République démocratique n'élimine pas l'antagonisme entre les deux classes, elle ne fait au contraire que fournir le terrain sur lequel cet antagonisme se règle par la lutte. Et de même, le caractère particulier de la prédominance de l'homme sur la femme dans la famille moderne, et la nécessité comme la manière d'établir entre eux une égalité sociale réelle, ne seront pleinement mis en lumière que lorsque les deux sexes auront juridiquement des droits absolument égaux.

On verra alors que l'affranchissement de la femme a pour condition première la rentrée de tout le sexe féminin dans l'industrie publique, et qu'à son tour cette condition exige la suppression de la famille conjugale en tant qu'unité économique de la société ».

En cette longue citation d'Engels (l'Origine de la famille, p. 82) se trouve résumé le programme marxiste de libération des femmes. Il ne s'agit pas, pour cette fois, de mettre en question celui-ci dans ses limitations mais de montrer sa réduction et finalement sa perversion dans la révolution soviétique.

— Comme Engels, Lénine réduit l'émancipation des femmes à l'égalité des droits, à leur égalité juridique, (une égalité qui reste formelle mais leur permet de prendre conscience de leur inégalité économique) et à la disparition de l'économie domestique corrélative de l'entrée de toutes les femmes dans l'industrie.

— Mais il ne reprend pas à son compte l'image-force d'Engels, la lutte de classes entre homme et femme. Ou plutôt... Il semblerait qu'il en ait une tout autre opinion. Mais n'anticipons pas.

De l'ensemble des textes de Lénine sur les femmes ou à leur adresse, (réunis dans une anthologie — Lénine sur l'émancipation des femmes. 120 pages sur une œuvre de près de 35 volumes. C'est dire l'importance du problème), se dégage une conception fort claire qui semble à première vue rejoindre celle de ces classiques du marxisme que sont Engels et Bebel.

L'égalité des droits

Sous le capitalisme, dit Lénine : « La moitié du genre humain, subit une oppression double »; « L'ouvrière et la paysanne sont opprimées par le capital et, par-dessus le marché, même dans les républiques bourgeoises les plus démocratiques, d'abord elles ne

disposent pas des mêmes droits que l'homme, (...) puis, et c'est là l'essentiel, elles vivent dans l'esclavage du ménage ». (La journée internationale des travailleuses, mars 1921).

— La moitié féminine du genre humain se réduit pour Lénine à « l'ouvrière » et à la « paysanne », au contraire d'Engels pour qui le mode de production domestique avait ses prolétaires ou de Bebel pour qui « toutes les femmes, sans distinction de rang social, ont un intérêt, dans leur situation de sexe dominé et lésé par les hommes à voir se modifier complètement cette situation », Lénine ne s'intéresse qu'aux femmes occupant une certaine place dans le système général des classes sociales (de par leur travail — ou de par celui de leur mari —).

« La révolution soviétique, continue Lénine, arrache les racines de l'oppression et de l'inégalité des femmes d'une façon plus profonde que n'a osé aucun parti ni aucune révolution dans le monde ». Elle accorde en effet à la femme des droits égaux à



La Place du Kremlin quand seul le décor était rouge.

ceux de l'homme dans tous les domaines de la vie, et assortit ce don généreux d'une répression contre quiconque empêcherait la femme d'exercer ses droits.

Conscient, en bon marxiste que « le capitalisme unit une égalité de pure forme à l'inégalité économique et par conséquent sociale ». Lénine n'en attache pas moins une très grande importance à l'égalité juridique : « on a dit que le niveau de culture d'un peuple était le mieux caractérisé par la situation juridique de la femme, il y a là un grain de profonde vérité » (pour la journée des ouvrières, mars 1920). N'est-ce pas là une réduction par rapport à Marx « Le rapport de l'homme à la femme... montre jusqu'à quel point sa nature humaine est devenue sa nature ».

— Pour Engels, l'égalité juridique, dans le conflit des sexes comme dans celui des classes,

La Russie, Armand Silvestre, éd. Charpentier et Fasquelle, Paris, 1892

n'élimine pas l'antagonisme mais fournit le terrain où celui-ci se règle par la lutte.

Lénine ne va pas si loin, les « racines » de l'oppression des femmes ne lui semblent pas si profondes. Elles tiennent au capitalisme et à la propriété privée et c'est ceux-ci qu'il s'agit d'abolir. Le lien entre propriété privée et inégalité juridique est si absolu chez Lénine qu'on le dirait mécanique ; mais il n'est jamais explicité, ni référé comme chez Engels à une commune origine. Ce n'est pour lui qu'un argument de propagande en direction des femmes : le capitalisme, la propriété privée, c'est l'inégalité, le socialisme c'est l'égalité. Le socialisme réalisera les droits que les sociétés bourgeoises ne font que proclamer, par l'abolition de la propriété privée.

L'esclavage domestique

« La femme continue à demeurer l'esclave domestique malgré toutes les lois libératrices, car la petite économie domestique l'opprime, l'abêtit, l'humilie, en l'attachant à la cuisine, à la chambre des enfants, en l'obligeant à dépenser ses forces dans des tâches terriblement improductives, mesquines, énervantes, hébétantes, déprimantes ». (la grande initiative, Juillet 1919). Ce n'est pas la dévolution aux femmes du travail ménager qui semble faire problème pour Lénine. En effet, c'est à elles, pense-t-il de mettre en place et de faire fonctionner ces institutions collectives de remplacement (crèches restaurants), c'est à elles de réaliser cette transformation de la « petite économie domestique » en « grande économie socialiste ». Le travail domestique n'est pas considéré comme un travail socialement nécessaire d'entretien et de reproduction de la force de travail, mais comme une sorte de contrainte qui pèserait naturellement sur les femmes et les institutions socialistes semblent un cadeau qu'on leur fait.

Il ne semble pas que l'idée ait jamais traversé son esprit qu'il profitait personnellement de l'exploitation domestique des femmes lui qui vivait entouré de femmes lui consacrant leur vie.

Les enfants du socialisme

De la même façon l'élevage des enfants, doit être collectivisé. Il ne s'agit pas que les femmes cessent d'avoir les enfants à charge, mais qu'elles les aient à charge collectivement, et ainsi se transportent « du monde de la maternité individuelle dans celui de la maternité collective » (entretien avec Clara Zetkin). Il faut que les femmes cessent de faire des enfants pour la famille et qu'elles en fassent pour l'Etat, pour la classe.

Le contrôle des naissances n'est pas un élément nécessaire de l'« émancipation » des femmes du point de vue de Lénine. C'est ainsi que dès avant la prise de pouvoir il définit sa conception démographique (la classe ouvrière et le néo malthusianisme, 1913) « Voilà précisément en quoi consiste la différence fondamentale entre la psychologie d'un paysan, d'un artisan, d'un intellectuel en général d'un petit bourgeois, et celle d'un prolétaire. Le petit

bourgeois voit et sent qu'il périclète, que la vie devient toujours plus difficile (...) Il proteste comme le représentant d'une classe qui périclète sans remède (...) L'ouvrier conscient est infiniment éloigné de ce point de vue (...) la classe ouvrière ne périclète pas, elle grandit, elle devient plus forte et plus virile, elle se rassemble, s'instruit et se trempe dans le combat (...) nous sommes des optimistes fervents en ce qui concerne le mouvement ouvrier et ses buts. Nous jetons déjà les bases du nouveau bâtiment et nos enfants l'achèveront.

Voilà pourquoi (...) nous sommes les ennemis absolus du néo malthusianisme ».

Chez Lénine, il n'y a que des classes, avec leurs idéologies respectives, et des générations entre lesquelles existe la filiation par les hommes : « nos pères », « nos ouvriers », « nos enfants ». Il n'y a pas d'individus, pas non plus de femmes responsables de ces futurs combattants de classe et ayant leur mot à dire dans leur mise au monde. La classe ouvrière pour la triomphe de sa virilité utilise leurs ventres de la même façon que les nations pour avoir de la chair à canons.

Au moment où se développe en Occident un grand mouvement progressiste d'éducation populaire et d'aspiration à la maternité consciente, Lénine considère ce genre de théories comme « réactionnaires et lâche » et la « liberté d'avoir ou non des enfants » comme une revendication bourgeoise (lettre à Inessa Armand, 17/1/1915), de la même façon la sexualité est une préoccupation bourgeoise ; « S'y adonnent de préférence les intellectuels et les autres couches de la société qui sont proches d'eux... Pas de place pour ce genre d'occupation dans le parti, parmi le prolétariat en lutte conscient de son esprit de classe » (entretien avec Clara Zetkin). Le caractère bourgeois de ces préoccupations n'est pas déterminé par l'origine de classe de ceux qui s'y intéressent puisqu'il s'agit en l'occurrence de soirées de lectures et de discussions qu'ont des femmes communistes avec des ouvrières « Dites-moi je vous prie, est-ce bien le moment d'occuper les ouvrières pendant des mois entiers, pour leur parler de la façon dont on aime et dont on est aimé, ou comment on fait et comment on se laisse faire la cour, chez les différents peuples, bien entendu dans le passé, le présent et l'avenir » (id.).

Ces préoccupations « bourgeoises » étaient précisément l'objet dont traitait Engels dans L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, et que Bebel avait repris dans la femme et le socialisme. Engels articulait l'institution de la propriété privée et des classes sociales avec l'asservissement des femmes, dans l'évolution parallèle des formes du mariage et de celles de la société. De cette façon il liait le sort et la lutte des femmes à ceux du prolétariat (et finalement les y subordonnant). A Lénine, le problème du statut des femmes dans la famille et la société apparaît non seulement



Nadezhada Konstantinova Kroupskaïa lors d'une assemblée de paysans (vers 1918).

subordonné mais superflu et finalement inopportun.

DANS LA PRATIQUE

Du programme d'émancipation d'Engels, la révolution russe a tenté de réaliser les trois points : égalité juridique (qui s'avèrait formelle comme prévu), socialisation de l'économie domestique et entrée des femmes dans l'industrie publique. La législation soviétique n'a pas appliqué de façon autoritaire les conceptions démographiques de Lénine. La société ne pouvant prendre en charge les enfants toutes les femmes eurent le droit d'interrompre une grossesse dans les hôpitaux publics, pendant les trois premiers mois, seuls les avortements clandestins devaient être punis ; la contraception fut aussi largement diffusée. La liberté de l'avortement n'a pas été posée comme instrument de libération des femmes, elle restait liée à la démographie et fut supprimée quand la situation démographique a changé : dès le deuxième plan quinquennal, les progrès de l'industrie exigeant un accroissement plus rapide de la population, les femmes furent à nouveau condamnées à des maternités répétées, la montée du fascisme en Europe rendait nécessaire un accroissement de la population qui fut suscité avec les mêmes méthodes que celles de l'ennemi : « nous avons besoin d'hommes. L'avortement qui détruit la vie est inadmissible dans notre pays. La femme soviétique a les mêmes droits que l'homme, mais cela ne l'affranchit pas du grand et honorable devoir qui lui est dévolu par la nature, elle est mère, elle donne la vie, et ceci n'est certaine-

ment pas une affaire privée, mais une affaire de haute importance sociale » (Troud, 27/4/36).

Le travail des femmes dans l'industrie fut étendu et protégé, la journée de huit heures établie, le travail de nuit interdit pour les femmes, l'égalité des salaires instituée ainsi que le congé maternité. Comme partout pendant la guerre les femmes avaient remplacé les hommes à la production, Lénine s'opposa personnellement à ce qu'elles fussent renvoyées dans leurs foyers au retour des hommes. Le treizième congrès du Parti, en mai 1924, souligna que : « la conservation de la main-d'œuvre féminine dans les entreprises avait une importance politique ». Non seulement le processus fut bloqué, de nouvelles ouvrières embauchées, mais il fut interdit de licencier les mères seules et on imposa à tous les organismes de renforcer le travail des femmes et de les aider à acquérir une qualification.

Si la participation des femmes au travail social avait suffi à libérer celles-ci, les femmes russes auraient été sur la bonne voie, malheureusement la socialisation du travail domestique ne fut pas facile, les institutions collectives (crèches, garderies, restaurants et laveries) étaient insuffisantes en nombre et en qualité. Trotsky parle des « blanchisseries spécialisées où l'on vole et abîme le linge plutôt qu'on ne le lessive » et des « crèches où les enfants se sentent plus mal qu'à la maison » (la révolution trahie).

Ne pas mettre en question le rôle sexuel dans le travail domestique revient à considérer les institutions socialistes comme un cadeau fait aux

femmes, à elles de s'en débrouiller et de supporter le poids de leur déficience. C'est une curieuse conception du mot d'ordre : « *l'émancipation des ouvrières doit être l'œuvre des ouvrières elles-mêmes* » (Lénine, septembre 1919).

Quand Engels comptait sur le travail social pour libérer les femmes, il l'imaginait comme excluant le travail domestique, ce n'est pas ce qui s'est passé en Russie; les femmes ont continué à assumer seules le travail invisible de la maison en plus de leur travail productif. Ce surcroît de charges explique sans doute que l'espérance de vie d'une femme russe, qui était au début du siècle inférieure d'un an à celle d'un homme lui soit aujourd'hui inférieure de huit ans (Louis Fisher : Lénine).

LUTTE DE FEMMES / LUTTE DE CLASSE

Pour Engels, le conflit entre hommes et femmes dans la famille était comparable à celui des classes sociales : « *le premier antagonisme de classe qui parut dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans la monogamie, et la première oppression de classe avec celle du sexe féminin par le sexe masculin* ». (L'origine...). Lénine ne le suit pas dans cette voie, les femmes dans leur ensemble ne lui apparaissent pas comme un groupe opprimé ayant des intérêts communs. Entre elles comme entre les hommes il fait passer une abrupte ligne de classe, tandis qu'il rattache étroitement chacun de ces groupes de femmes à l'ensemble de la classe.

A y regarder de plus près, Lénine situe bien les sexes dans une opposition de classe, pour lui le prolétariat est une classe virile, tandis que bien des préoccupations et comportements féminins sont stigmatisés comme « petits bourgeois ».

De part et d'autre de la ligne de classe, s'opposent dans l'imagerie de Lénine plusieurs types de femmes. Les « *dames de la bourgeoisie* » n'ont droit qu'à son mépris, il tourne particulièrement en ridicule les militantes du « *mouvement féminin bourgeois* » auxquelles il ne reconnaît aucune autonomie par rapport aux partis : « *d'honnêtes socialistes démocrates apprivoisées sous le commandement de Sheidemann et de pieuses chrétiennes bénies par le pape ou adeptes de Luther...* » (mais il ne tolère pas davantage l'autonomie des femmes communistes par rapport au Parti. Les autres appartiennent au camp de la révolution par leur origine de classe (celle de leur père ou celle de leur mari) ou par leur adhésion au Parti. Les ouvrières, les paysannes, les femmes des différentes couches de la petite bourgeoisie sont susceptibles d'être organisées (au contraire, vouloir organiser les prostituées, ces prolétaires du sexe, serait une « *déviatation malade* », il ne faut que les plaindre). Les premières appartiennent à deux catégories opposées

selon qu'elles ont ou non la conscience de classe.

Sans conscience de classe, les femmes sont des « *esclaves ménagères* », elles ont la mentalité arriérée, apolitique, non sociale, en raison de leur mode de vie. Il faut les sortir de leur passivité, les instruire, les enrôler, les encadrer.

Mais une fois acquise la conscience de classe, plus rien ne les distingue des hommes, leur conscience est la même. Au niveau du Parti, il ne subsiste aucune différence, aucune inégalité, elles n'ont plus à se grouper, à se renforcer entre elles :

« *Pas d'organisations séparées de femmes communistes! Une communiste est membre du Parti avec les mêmes devoirs et les mêmes droits que ses camarades du sexe masculin. Il ne peut y avoir deux opinions là-dessus.* (entretien avec Clara Zetkin).

Leurs qualités n'ont rien de spécifiquement féminin : « *Nos ouvrières sont magnifiques, ce sont de vrais combattantes de classe... Nous avons des femmes communistes, sûres, intelligentes, infatigables* », leur énergie, leur enthousiasme, leur intelligence en période d'illégalité...

Elles sont admirables quand elles se comportent comme les hommes, c'est ce que Lénine recommande à Clara Zetkin : « *Ne papotez pas comme de braves commères, parlez haut comme il sied aux combattantes. Le Congrès n'est pas un salon où les dames brillent par leur charme... C'est l'arène où nous luttons pour les connaissances indispensables à l'action. Prouvez que vous savez lutter.* »

Même dans les congrès de femmes les armes de la politique sont masculines.

Le modèle révolutionnaire est unique et de caractéristiques masculines, les femmes sont appelées à s'élever jusqu'à ce niveau. C'est une conception de l'égalité des sexes qui prend le sien pour modèle. De la même façon que Lénine était pour l'unité avec les Mencheviks à condition que ceux-ci deviennent bolchéviks, il est pour l'égalité des sexes alignés sur le sien.

Femmes russes. Le mépris prolétarien affiché par Lénine tombe particulièrement mal en ce qui concerne le mouvement féministe russe qui a joué un rôle de tout premier plan dans la lutte révolutionnaire. C'est à partir d'une révolte personnelle que les jeunes filles de l'aristocratie, de la bourgeoisie se sont engagées, rompant avec leur famille et leur milieu, concluant des unions fictives pour échapper à la Patria potestas, émigrant quand les universités russes leur étaient fermées, conquérant celles d'Europe occidentale avant les femmes de ces pays. Bourgeois dans ses origines, ce mouvement ne l'était pas dans ses objectifs, en 1908 leur premier congrès groupait des femmes de toutes conditions et se préoccupait surtout des questions ouvrières et paysannes. En 1912, le droit de vote et d'éligibilité à la Douma fut refusé aux femmes sous ce motif : « *Un*

C'EST PAS QUE
JE M'ENNUIE
MAIS J'AI L'EAU
QUI BOUT



Dessin Pascaline Cuvelier

examen attentif de la réalité prouve qu'il existe chez nous le danger de voir les femmes s'emballer pour des idéaux révolutionnaires, et ce fait oblige à être prudent » (E. Sullerot, histoire et sociologie du travail féminin).

Comme souvent, la réaction évaluait mieux les potentialités subversives que les révolutionnaires eux-mêmes.

L'indécrottable passivité des femmes du peuple, tant qu'elles ne sont pas mobilisées et encadrées par le Parti, est une vue un peu étroite aussi, compte tenu de leur participation renouvelée aux luttes communes et de leurs luttes autonomes (filatures de Saint-Petersbourg, 1913), compte tenu surtout, de ce qu'elles ont, seules, et malgré les organisations politiques, déclenché la révolution (fait trop souvent occulté dans l'histoire officielle de la révolution russe et que, exclu de celle-ci, Trotsky reconnaît.

23 février 1917 :

« Sans tenir compte de nos instructions, les ouvrières de plusieurs tissages se sont mises en grève et ont envoyé des délégations aux métallurgistes pour leur demander de les soutenir... Il n'est pas venu à l'esprit d'un seul travailleur que ce pourrait être le premier jour de la révolution... »

La Révolution de février a commencé à la base, elle a balayé la résistance des organisations révolutionnaires : l'initiative a été prise par des ouvrières de l'industrie textile... un cortège de femmes qui n'étaient pas toutes des prolétaires se rendit à la Douma municipale pour demander du pain... La

« Journée des femmes » se termina dans l'enthousiasme sans faire de victimes. Mais à la tombée de la nuit, personne ne se doutait de sa signification réelle. » (Léon Trotski, Histoire de la Révolution russe).

Les femmes et la Révolution :

« Je ne réponds pas de la fidélité et de la fermeté dans la lutte d'une femme qui mêle ses affaires de cœur à la politique, disait Lénine à Clara Zetkin, ni d'un homme qui court le cotillon et se laisse entortiller par une péronnelle. Non, non, cela jure avec la Révolution. »

La Révolution est virile, comme la classe ouvrière, comme le Parti, qui est le phallus du Prolétariat; virile, c'est-à-dire, puissante, inébranlable, violente, volontaire, infaillible.

« Mais nous savons où est la Vérité du peuple, écrivait-il (la Pravda) et nous nous en inspirons, tandis qu'ils (Les socialistes-révolutionnaires de gauche) se démènent comme des hystériques ».

Le Parti-mâle détient la Vérité, la produit, la monopolise; n'être pas d'accord avec le Parti, c'est perdre la raison, n'être pas « sain d'esprit », « des fous et des traîtres » ainsi les SR de gauche qui « au lieu de considérer la réalité de sang froid (...) du point de vue des forces de classes, vous invitent à trancher une question sérieuse et des plus lourdes, sous l'empire du sentiment ».

Le Parti tire fierté de son insensibilité, cette insensibilité qui révolte Emma Goldman « Le sens de la justice instinctif chez l'homme était stigmatisé comme faiblesse sentimentale, la dignité humaine et



Bataillon de femmes sur la Place rouge.

Archives N. Ringart

la liberté devenaient des superstitions bourgeoises; la sainteté de la vie, qui est l'essence même de la reconstruction sociale, était condamnée comme non révolutionnaire, presque contre-révolutionnaire. » (Afterwords to my disillusionment in Russia).

De l'hystérie en Russie soviétique

« Pour Lénine, écrit Jacques Baynac (Libération, 16/3/77) tous ses adversaires qui sont par définition des hystériques, sont en fait des femmes ».

En effet, l'injure à contenu politique qu'affectionne Lénine, c'est « *Hystérique* » (Dominique Colas relève 29 fois ce terme chez Lénine, particulièrement entre avril et juillet 1918). L'hystérie « *attitude de malades, autrefois considérée comme un accès d'érotisme morbide féminin* » (selon le Robert, et il ne semble pas que Lénine ait jamais dépassé ce point de vue, lui qui considère les « *hypothèses de Freud* » comme « *un caprice de la mode* » (Entretien avec Clara Zetkin) Lénine l'associe aux « cris », « hurlements », à la nervosité, aux larmes, à l'aigreur et à la rage impuissante, aux phrases et aux illusions. C'est à l'encontre des Menchévik et des SR de gauche, ces anciens aliés qui refusent de se soumettre à la discipline du Parti que Lénine use de ce qualificatif. Ceux-ci sont « *le modèle du manque de caractère et de l'impuissance* » (XXVI, 420) et l'exemple type semble en être Maria Spiridonova, leader des SR de gauche, qui fut la première internée psychiatrique en URSS : condamnée pour activités contre-révolutionnaires, elle est consignée dans un centre de cure « *compte tenu de son état maladif et hystérique* » (Pravda, 25/2/19). On peut relever dans le discours de Lénine une série d'appositions de termes qui forment deux types : un type masculin, fort, prolétarien, associé aux actes, à la raison, au silence, au mot d'ordre et à la vérité; un type féminin, faible, petit-bourgeois, associé aux paroles, au sentiment, au bruit, aux cris et au mensonge.

Cette bipolarisation nous renseigne davantage sur les préjugés de Lénine que sur la différence des sexes. Il y a des hommes « hystériques », - comme il y a des femmes bolcheviks. Il est clair cependant que ce que Lénine nomme « hystérie » correspond à un comportement de type féminin. C'est un fait, vérifié dans l'histoire russe que les femmes ont participé largement au mouvement populiste et se sont retrouvées facilement dans les groupes S.R. de gauche et mencheviks; que même chez les bolcheviks ou dans le mouvement communiste international, se sont souvent des femmes qui ont eu ces exigences et scrupules « petit-bourgeois » (démocratie, respect de la vie humaine, autonomie...), proné la démocratie à la base (Alexandre Kollantaï) et le spontanéisme : « *Ce n'est qu'en extirpant jusqu'à la dernière racine ces habitudes d'obéissance et de servitude, que la classe ouvrière pourra acquérir le sens de l'auto-discipline* » (Rosa Luxembourg).

Lénine amalgame dans une même condamnation, hystériques, femmes et petite bourgeoisie ou intel-

ligentsia. Il y a là un très curieux phénomène de la part de cet intellectuel qui prétend apporter au prolétariat une conscience de classe née non pas dans l'expérience de celle-ci mais dans la culture : « *puisque le prolétariat est frustré de toute participation en tant que tel à la culture, c'est-à-dire à la somme des expériences historiques, la conscience du processus historique dont il est le moteur aveugle doit lui être apportée de l'extérieur, par ceux qui participent à la culture et possèdent donc les instruments de la compréhension intellectuelle* » (que faire?).

Emma Goldman souligne cette « *fatale erreur des Bolcheviks* » qui consiste à confondre intelligentsia « *au glorieux passé révolutionnaire centenaire* » avec celle qui reste attachée aux basques de la bourgeoisie, à mener contre elle comme classe une politique de terreur « *une campagne de haine plus intensive que la persécution de la bourgeoisie elle-même, aboutissant à une acculturation de la société russe.* »

LE RÉALISME SOCIALISTE CONTRE L'ÂME RUSSE

En 1918 Lénine se donnait cette tâche « *imiter l'Allemagne de toutes nos forces, ne pas craindre les procédés dictatoriaux pour accélérer cette assimilation occidentale par la Russie barbare* ». Cette volonté de rupture par rapport aux traditions russes éclaire sans doute sa haine contre les « hystériques » de la politique. En effet le style politique populiste « *répondait au tempérament national, prompt au découragement, passant d'un enthousiasme fébrile à une lassitude profonde, saisi parfois d'une fureur de destruction* ». (J.-P. Netti, Bilan de l'URSS). Ce tempérament exalté et suicidaire contre lequel s'était forgée la contre tradition de l'Homme nouveau et avec lequel le long exil des révolutionnaires les avait aidés à rompre. » « *Le Bolchévik méprisait et rejetait l'idéologie fondamentale des russes, qui sont des gens aimables et grégaires, expansifs et exubérants. ...la vie sociale était fondée sur ce que chacun acceptait d'engager de lui-même dans ses rapports avec ses semblables. Le caractère russe — difficile à pénétrer — se cachait derrière un écran de paroles; mais les bolchéviks se terraient dans le silence et réduisaient leur langage à un code compliqué de symboles* ». (J.-P. Netti, Bilan de l'URSS). Dans l'idéal de l'homme nouveau, le but à atteindre c'est le contrôle entier de soi par la raison, l'insensibilité. Dans « *que faire?* », le roman de Tchernichevski (auquel Lénine emprunte son titre) la répression de l'affectivité est si complète que les héros se meuvent comme des abstractions, leur morale qu'ils nomment « *égoïsme rationnel* » prend le contre-pied de la morale du sacrifice. En transférant au peuple l'exigence de sacrifice, les populistes restaient pris dans celle-ci. Dans son livre sur Inessa Armand, Jean

Freville exprime bien cette différence d'attitude :

« Avec le Marxisme, apparaît un type nouveau de militantes, ce ne sont plus des exaltées, tendues vers la minute suprême où elles se dresseront en justicières, face aux bourreaux du peuple; elles méprisent la gloire des élus, la fascination des complots, des sociétés secrètes, de la vengeance, du terrorisme... Perdues dans la foule des lutteurs anonymes, elles se vouent à un travail ingrat, opiniâtre, obscur... aussi résolues et vaillantes que les anciennes nihilistes, elles ne tirent plus des coups de feu isolés, ne lancent plus des bombes sous les calèches, elles minent la société toute entière. Elles pénètrent dans les usines, éduquent les « ouvriers, les organisent, les préparent à la Révolution... »

Les Populistes « allaient au peuple », les Marxistes s'intègrent au prolétariat pour diriger ses luttes. Ils savent que sans théorie révolutionnaire il n'y a pas de Mouvement Révolutionnaire et que seul un Parti guidé par une théorie d'avant-garde pourra remplir le rôle de combattant d'avant-garde. »

Mais par ce progrès dans les rationalisations qui est sans doute une des conditions de passage de la période suicidaire de la révolution à sa période efficace, les révolutionnaires perdent le contact profond avec le peuple russe et avec eux-mêmes. Cela « traduisait le vieux drame en termes de Progrès, de

Liberté, de Socialisme, de telle sorte que sa version originale devint indéchiffrable; pour en retrouver le texte authentique, il ne fallait pas craindre de descendre en soi-même, il fallait prêter l'oreille aux voix intérieures les plus confuses et les plus dangereuses à entendre, celles que justement l'Homme nouveau espérait avoir réduites au silence » (Alain Besançon, Le Tsarévitch immolé).

Le refus de la réflexion sur soi les amenait à nier une partie d'eux-mêmes et à la transférer sur l'autre (l'ennemi de classe, l'intellectuel, l'hystérique... la femme).

Ils s'enfermaient ainsi dans un discours clos, dans une Vérité abstraite qu'ils imposaient par la Terreur.

Ils développaient les caractéristiques masculines de l'Homme nouveau jusqu'à la caricature, volonté de puissance, arrivisme, absence de scrupules, machiavélisme et immoralité.

Loin d'avoir libéré la femme (ni les femmes) la révolution russe a réprimé l'élément féminin de l'individu et de la société. Et ceci nous ramène à notre point de départ : il n'y avait pas eu de libération des femmes dans le socialisme; sans libération des femmes il n'y eut pas de socialisme.

françoise picq



En URSS, Alfred Fichelle, éd. Hartmann, Paris, 1955

La même, après rougeolement humain.